



DE COUILLES ET D'OS

Colorado

L'est du Colorado marque la fin des Grandes Plaines, ce que les Indiens nommaient le « wahoo », le grand cercle de l'horizon. C'est là qu'on peut se remonter les manches et grimper sur une selle pour partager l'après, mais exaltant quotidien des ranchers.



Texte et photos
CHRISTOPHE MIGEON



Imaginez que vous soyez un veau. Non pas un gros veau comme votre bourrin de beau-frère, mais un mignon petit veau, avec un museau humide et de longs cils qui papillonnent. Vous voilà donc allongé dans l'herbe tendre de la prairie à l'ombre de maman, les sauterelles font leur gymnastique dans les graminées et les alouettes de la voltige sous la coupole d'un ciel immense. Encore une belle journée qui s'annonce. Et voilà soudain que des types qu'il vous semble avoir déjà vu dans une publicité pour des cigarettes, déboulent sur leurs chevaux dans un nuage de poussière et sans même s'être présentés font voler leurs lassos, l'un autour de votre cou, l'autre autour d'une patte et vous traînent comme un sac de navets sur une trentaine de mètres jusqu'à proximité d'un grand feu de bois. Vous avez à peine le temps de vous relever pour protester avec véhémence et rappeler à ces jean-foutre les bonnes manières qu'une paire de pognes calleuses vous saisit les gigots et vous retourne sur le dos avec l'aisance d'un sixième dan cor-

rigeant une ceinture jaune. Teddy Riner contre Justin Bieber. Le combat est joué d'avance. Vous êtes maintenant l'objet de toutes les attentions, ils sont après vous comme des chiens sur un morceau de foie. Un genou vous écrase la nuque, des mains vous ont saisi les pattes arrière, le

« C'EST LE "BRANDING DAY", LE JOUR DU MARQUAGE DES VEAUX DE L'ANNÉE. »

festival peut commencer : d'abord pour faire connaissance, une bonne injection de vaccin à l'aide d'une seringue qu'on n'oserait même pas utiliser pour une péridurale, suivie d'une entaille à l'oreille gauche ou droite en fonction du sexe. C'est à ce moment précis que vous comprenez avec horreur pourquoi on vous a préparé un joli feu de camp. Un fer rougeoyant comme l'enfer sort des braises et vient vous brûler la couenne sur l'épaule gauche pour marquer l'année

de votre naissance – Joyeux anniversaire! – tandis qu'un second fer rouge vous carbonise le flanc gauche pour y graver la marque du ranch. Vous avez beau brailler au monde entier toute votre rage d'être né bestiau et de devoir subir toutes ces misères, rien n'y fait, vous êtes le Christ de la gent bovine et votre calvaire n'en est qu'à la moitié. Vous vous étiez réjoui un peu trop vite de ces deux petits bouts de cornes qui pointaient sur votre crâne et commençaient à vous donner fière allure : deux brûlures supplémentaires suivies de deux cautérisations toujours au fer rouge vous font passer l'envie de faire le mariolle. Mais vous êtes un petit taurillon et l'équipe de gais lurons chapeautés vous a gardé le meilleur pour la fin. Alors qu'une jeune femme s'approche et commence à vous palper les parties génitales, vous vous dites qu'après tous ces malheurs vous avez droit enfin à un peu de réconfort.

01. « J'aurais mieux fait de rester couché... »
02. Fait comme un veau!



01



02



01



02



03



04

Mais voilà que la donzelle d'un coup de canif plus ou moins expert vous déchire le scrotum et y plonge ses jolis petits doigts effilés à la recherche d'organes dont vous ignoriez jusqu'alors l'existence. Vous beuglez vos dernières tripes, vous sortez une langue mauve comme sur l'étal du boucher, vous roulez tellement des yeux qu'on en voit le blanc. Adieu veaux, vaches, cochons et belles génisses. Vous voilà castré. Ah oui, vraiment, une belle journée...

LE GRAND RANCH DANS LA PRAIRIE

La poussière pique les yeux, laisse un goût de terre dans la bouche, ça sent le feu de bois et la chair brûlée, les vaches meuglent à la mort et les testicules volent dans les airs en tournoyant sur eux-mêmes comme de petites fusées blanches en perdition. C'est le « branding day », le jour du marquage des veaux de l'année. Après 4 h de pugilat avec les veaux, le troupeau est prié d'aller meugler ailleurs. Les cow-boys, pardon, les « ranchers » sont fatigués. Les chapeaux marbrés de graisse et de sueur découvrent des fronts aussi blancs que des fesses de laitier. De juteuses tranches de pastèque font couler

dans les gosiers desséchés la poussière de la matinée. Les fers sont retirés du feu et remplacés par un faitout de chili capable de rassasier une fanfare mexicaine. On a aussi mis à griller une poignée de testicules salés et poivrés sur une bûche rougeoyante. Évidemment, pour faire le malin, l'apprenti vacher d'un jour croque à pleines incisives dans l'une de ces petites saucisses mal cuites sous le regard goguenard des affranchis. Pendant ce temps, Pepe, le chien de la maison, moins difficile, déniche les piteux organes éparpillés dans les herbes avec une joie d'enfant découvrant ses œufs de Pâques. Faire du catch avec des veaux, déplacer un troupeau d'un pâturage à l'autre, débourrer un cheval, rassembler une bande de taureaux hyper testostéronés, partager la poussière des pistes et les longues chevauchées qui laissent le cœur battant et l'arrière-train meurtri, voilà le programme d'un « working ranch » comme le Chico Basin Ranch. Le principe est simple : se lever dès potron-minet à l'heure où blanchit la prairie et faire de son mieux pour aider les employés du ranch dans leurs tâches quotidiennes. Aucune hôtesse bienveillante pour sel-

ler votre cheval ou vous offrir une goutte de cordial pour la route. Ne comptez pas sur ce moustachu à la présence de grizzly pour vous faire la courte échelle entre deux jets de chique. Duke Phillips est le patron du ranch. Un homme carré d'idées comme de corps avec une paire de bacchantes en brosse comme savaient jadis en porter les shérifs à l'ouest du Mississippi. « Les ranchs ont peur de s'ouvrir au public, ils n'ont pas forcément envie d'avoir des citoyens dans les pattes. Pourtant ils sont les mieux placés pour restaurer le lien devenu trop lâche entre la nature et le grand public. » Selon lui, le rancher, gardien du patrimoine naturel, doit ouvrir les portes de sa propriété et assumer son rôle d'éducateur. « Le plus terrible dans ce boulot, ce n'est pas de te lever à 5 h du matin ou de galoper 8 h de rang. Ça, c'est du fun. Non, le plus dur, c'est la sécheresse, quand tu ne sais pas si tu vas devoir vendre tes vaches et déménager. Au moins, un working ranch permet de diversifier ses revenus. »

01. Chaud devant!
02. Testicules de taurillon braisés
03. Figuier de Barbarie en fleur
04. Taureau Longhorn
05. Ranch au pied du Pikes Peak (4301 m)



05

+ DES DUNES ET DES BISONS

Dans le nord de la vallée de San Luis, les 42 000 ha du Zapata ranch, géré également par Duke Phillips, abritent 2 200 bisons sauvages. Comme tous les autres 500 000 bisons d'Amérique du Nord — à l'exception de ceux du Yellowstone — ils sont les descendants de 88 individus capturés autour des années 1880 dans le but de sauver l'espèce. Depuis 3 ans, le ranch a prélevé 600 bisons dans le troupeau sauvage afin de tenter de les domestiquer. Si le marché de la viande de bison est une niche qui a le mérite de ne pas subir les fluctuations de prix de la viande de bœuf, le travail exigé et le rapport avec les animaux ne sont plus du tout le même. L'élevage du bison nécessite bien plus de travail. À mi-chemin entre le « working ranch » et le « dude ranch », le Zapata est un « guest ranch » : en gros, le cavalier peut contribuer s'il le désire aux tâches liées à la gestion du petit troupeau de vaches — rien n'est fait avec les bisons —, mais aussi effectuer d'agréables promenades à cheval après avoir dégusté du saumon au petit-déjeuner. Pas de lever aux aurores, pas même besoin de bichonner ou de seller son cheval, il n'y a plus qu'à monter dessus, et encore, on peut vous aider pour ça. Les balades se font autour des Great Sand Dunes, un incroyable massif dunaire calé sur le flanc ouest des montagnes Sangre de Cristo qui annonce les grands déserts qui roulent un peu plus à l'ouest, là-bas derrière les montagnes, du côté de l'Utah et de l'Arizona.



Mais tous les ranchs ne se valent pas. Il serait mal venu de confondre un *working ranch* où le client accepte de se mettre les mains dans la bouse pour le bon fonctionnement de l'exploitation et le *dude ranch* qui même s'il représente bien les deux tiers des ranchs ouverts au public, tient plus de Disneyland avec exercices au lasso et convoys de bestiaux bidons. Le « dude » est ce citoyen endimanché, chemise à carreaux fraîchement repassée, boutonnée jusqu'au col et Stetson flambant neuf, qui dès les années 1870 vient jouer au cow-boy pendant ses vacances avec toute la gaucherie d'un élégant à la campagne. Personne n'a envie de ressembler à un *dude*.

COW-BOYS AVEC DIPLÔMES

Le lendemain matin, grasse matinée avec un rendez-vous au corral à seulement 6 h 30. Peu habitués à autant de relâchement, nous arrivons un peu en avance et en profitons pour jeter un œil sur les ouvrages de la petite bibliothèque du ranch : à côté des très attendus « Ranching west of the 100th meridian » et « Riders across the centuries », il faut mentionner les plus étonnants « Building barbecues », « A calf in the kitchen » et l'incontournable « Great sausage recipes » qui sent bon le feu de bois et le cholestérol. Mention spéciale pour « Taxidermy

step by step » où l'on apprend à empailler proprement un blaireau dès le chapitre 3. Dans cette partie du Colorado, les gens sont réunis par un intérêt commun pour les chevaux, le bétail, les fusils et le fil de fer barbelé. C'est un pays aux mœurs rudes et viriles où l'on essuie la lame de son couteau sur son pantalon. L'homme y est d'abord considéré selon ses capacités équestres, séparé par quelques générations à peine de la grande époque des pionniers. L'univers des ranchs a cependant bien évolué et le mythe du

ranch manager. « L'ingénierie ou le ranching, cela revient toujours à résoudre des problèmes. On pourrait croire que l'essentiel de mon boulot, c'est de monter à cheval et conduire des vaches. Mais en fait, il s'agit surtout de gérer des hommes et de comprendre le territoire ». Ce matin, Jake est à l'atelier et se bricole une lanterne de cuir pour maintenir son vieux galurin en place. Eh oui, même les cow-boys perdent leur chapeau. Et parfois, ils perdent même leurs cheveux. Retirez-lui ses bottes, sa chemise à carreaux et ses

« ON POURRAIT CROIRE QUE L'ESSENTIEL DE MON BOULOT, C'EST DE MONTER À CHEVAL ET CONDUIRE DES VACHES. MAIS EN FAIT, IL S'AGIT SURTOUT DE GÉRER DES HOMMES ET DE COMPRENDRE LE TERRITOIRE. »

« lonesome cow-boy » capable de se rouler sa cigarette d'une seule main, a un peu vécu. Beaucoup aujourd'hui ont fait des études supérieures, ont parcouru le monde et doivent faire preuve des plus hautes compétences pour affronter la complexe gestion d'un ranch. Jake Meldon, diplômé en ingénierie, est l'un des trois « apprentis » enrôlés pour deux ans à Chico afin d'acquérir une expérience capable plus tard de leur donner accès aux fonctions de contremaître ou de

éperons à roulettes suffisamment grands pour découper une pizza et notre Jake a tout de l'étudiant en sciences informatiques appliquées. Mais qu'on le mette sur un cheval, et le « nerd » binoclard se métamorphose en Clint Eastwood grande époque, poncho et cigare en moins. Jake est aussi bavard que le héros de Sergio Leone. Une tasse de café à la main, il décrit notre tâche de la matinée dans un murmure ponctué de crachats. Le café n'est sans doute pas si bon que



cela. Il nous faut récupérer une trentaine de taureaux qui ont profité d'une grille mal refermée pour se faire la paire dans une autre parcelle. Il faut dire qu'ici les parcelles font des milliers d'hectares.

LA BOURSE ET LE VIT

Après une heure de chevauchée au petit trot dans des paysages si vastes que l'âme semble à tout moment vouloir s'évaporer, nous retrouvons les fugitifs. Les fouets claquent avec des bruits de pétard, les chevaux qui connaissent leur affaire prennent position autour de la petite troupe désormais en proie à une agitation de fourmilière bouleversée. Entre deux beuglements éperdus, on entend le craquement des armoises écrasées par les sabots fendus. Bientôt les jeunes reproducteurs rejoignent leurs frères à cornes dans un vaste enclos pour la sélection finale. Ces messieurs n'auront pas tous l'occasion de transmettre leurs gènes. Les ranchers les font défiler les uns derrière les autres sous l'œil affûté de Duke. «*Pour faire le tri, on étudie d'abord le comportement général afin d'éliminer les plus agressifs. On n'a pas envie de choisir un tueur. Ensuite, il faut regarder les boules qui doivent être bien symétriques, puis le sexe qui ne doit pas être tordu et avoir le bon*

angle, autour des 45° avec l'horizontale.» En ruminant ces judicieux conseils, l'apprenti cow-boy se souvient hélas de cette blague consternante qui a sans doute connu son heure de gloire dans les rayons de M. Bricolage et selon laquelle «*il vaut mieux l'avoir blanche et droite que black et d'équerre.*» Mais revenons à nos taureaux. Leurs pupilles remplies de pétrole brillent d'un éclat étrange, celui de l'ancienne prairie, sauvage et absolue, sans limites ni barbelés. De l'Ohio au Colorado, du Canada jusqu'au Texas, cette formidable pelouse râpeuse semée de cactus et d'épineux était soigneusement entretenue par les incisives de 50 à 70 millions de bisons : comme l'herbe pousse par sa base, sa croissance est stimulée lorsqu'elle est broutée. Lorsqu'il a fallu nourrir les ouvriers du chemin de fer – et aussi affamer les Indiens pour s'approprier leurs terres ! —, les grands troupeaux ont été exterminés en une vingtaine d'années et remplacés par les bovins. Pendant longtemps leurs os ont blanchi la prairie. Ce fut alors au tour des vaches de tondre les Grandes Plaines. Les Indiens s'en sont allés avec les bisons. Et notamment les Utes qui prospéraient sur les contreforts des Rocheuses là où viennent mourir les ultimes vagues du

grand océan vert. L'un de leurs derniers chefs disait «*que tous les êtres vivants ont un esprit et une âme et doivent être respectés en tant qu'habitants de l'univers. Il faut récolter les plantes et tuer les animaux seulement si nécessaire.*» Les Blancs seraient bien inspirés de suivre ces sages recommandations. **A/R**

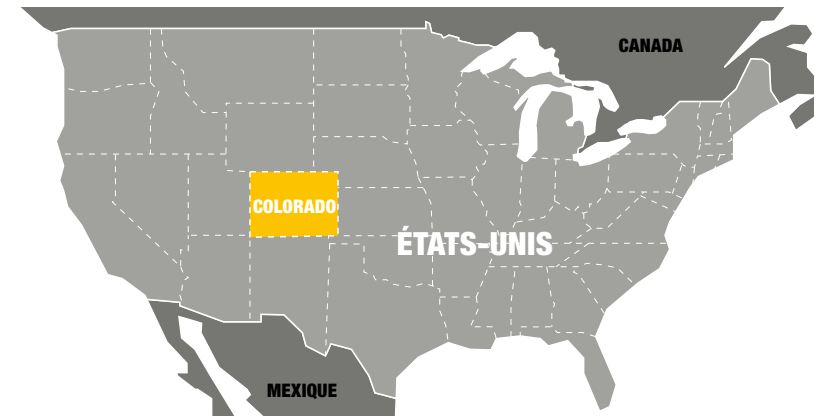
+ VOUS HÉSITEZ ENCORE ?

ALLEZ-Y SI...

Vous êtes friands « d'amourettes » ou de rognons blancs, vous avez le cul tanné (si ce n'est pas encore le cas, vous ne tarderez pas à l'avoir...), vous aimez plastronner en chemise à carreaux et Stetson en poils de castor, vous êtes abonnés à « Eclectic horseman » et « Bison world » (vrais titres de la presse de la prairie).

ÉVITEZ SI...

Vous avez envie de porter des éperons aussi gros que ceux de Lee van Cleef ou Bud Spencer (il n'y a que les employés du ranch qui ont le droit d'en avoir), vous trouvez que les chevaux de bois du manège du Luxembourg sont un peu capricieux, votre dernière opération du testicule gauche vous a laissé nerveux sur le sujet, vous n'allez jamais chez M. Bricolage.



PRATIQUE

AVANT DE PARTIR

Pour préparer son voyage, l'office de tourisme du Colorado (www.colorado.com/francais) et l'office du Tourisme de Colorado Springs (www.visitcos.com) Pour les séjours de moins de 90 jours, pas de visa nécessaire pour les Français à condition de présenter un passeport biométrique ou électronique en cours de validité, d'avoir l'autorisation ESTA (14 USD sur le site officiel : esta.cbp.dhs.gov/esta/), d'avoir un billet d'avion aller-retour ou un billet de croisière prouvant votre sortie du territoire US. La meilleure période commence à partir de mai-juin (température autour de 25°C), l'été est très chaud (30°C) avec des risques d'orage en fin de journée. L'automne est sec et doux (15-20°C) avec un beau ciel bleu et de belles couleurs d'automne. Décalage horaire : -8 h toute l'année.

Y ALLER

Vols Paris-Denver avec 1 escale à partir de 600 € avec American Airlines, United Airlines, Air France KLM ou encore mieux, Paris-Colorado Spring, plus proche des ranchs.

AVEC QUI PARTIR

Depuis 1972, Cheval d'Aventure (Tél. : 04 82 53 99 89 ; www.cheval-aventure.com) organise des voyages et séjours équestres, avec une grande expertise des chevauchées dans l'Ouest américain. Deux séjours dans les ranchs de l'est du Colorado sont proposés : l'un dans un ranch de travail (Chico Basin Ranch) de 9 jours dont 5 à cheval à partir de 1 950 € « Dans la peau d'un cow-boy du Colorado » où les journées sont rythmées par les impératifs du troupeau. L'autre dans un guest ranch (le Zapata Ranch, semblable à un

lodge de luxe) de 9 jours dont 6 à cheval à partir de 2 320 € « Le Ranch des Bisons » ; au programme, travail du bétail à cheval, mais surtout belles promenades équestres à la découverte de l'élevage de bisons ou dans le parc national de Great Sand Dunes.

CONSEILS POUR SE METTRE EN SELLE

Pour profiter pleinement d'un séjour dans un working ranch, il est conseillé d'être au minimum cavalier intermédiaire sachant gérer son cheval aux trois allures en terrain varié. Les cavaliers débutants peuvent néanmoins s'amuser dans les guest ranchs où leur seront proposés des randonnées plus courtes ou des cours d'équitation en corral. La monte western se distingue par une selle particulièrement profonde et confortable, des rênes séparées tenues d'une main, des étriers réglés un peu plus long. Mais gare aux idées reçues : on n'est pas sur sa selle western comme dans un fauteuil. L'alignement épaules-hanches-chevilles est toujours de mise et les cow-boys pratiquent aussi le trot enlevé. La différence la plus notable est sans doute que le cheval n'est pas sollicité en permanence comme dans la monte anglaise. La bombe n'est obligatoire que pour les enfants.

À FAIRE APRÈS LES GALOPS

Une fois les bottes retirées, le cavalier appréciera une randonnée dans le parc national de Great Sand Dunes (www.nps.gov/grsa) qui abrite les plus hautes dunes d'Amérique du Nord (230 m pour la plus haute). Il peut aussi rendre hommage aux pionniers en visitant une ville fantôme, comme Eastone Ville dans le comté d'El Paso ou Duncan au sud de Crestone. Et pourquoi ne pas aller titiller la truite dans la rivière Tarryall et prendre quelques leçons de pêche à la mouche au Broadmoor Fishing Camp ? www.broadmoor.com/fishing-camp

